

Le Jour, et la nuit, et le jour, après la mort

TITRE ORIGINAL

De dag en de nacht en de dag na de dood

TRAITS D'UNION

27 NOUVELLES PIÈCES D'EUROPE

Manifestation organisée dans le cadre de la Saison culturelle européenne en France (1^{er} juillet-31 décembre 2008).

Mise en œuvre par CULTURESFRANCE avec la Maison Antoine-Vitez.

En collaboration avec : le Festival d'Avignon, France Culture, La Mousson d'été, l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Avec le soutien de : l'Atelier européen de la traduction, l'Union des théâtres de l'Europe et la SACD.



La pièce *Le Jour, et la nuit, et le jour, après la mort* a été traduite à l'initiative de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale (Montpellier), et publiée avec le soutien de l'ambassade du royaume des Pays-Bas.



Ambassade van het

Koninkrijk der Nederlanden

Couverture : www.micheldelon.fr

De dag en de nacht en de dag na de dood © 2004, Esther Gerritsen,
pour la version originale

© 2008, éditions Théâtrales, pour la traduction française,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de son traducteur ou de ses ayants droit. Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de Le Jour, et la nuit, et le jour, après la mort, une demande d'autorisation devra être adressée à L'Arche Éditeur (Paris, contact@arche-editeur.com) et à la Sabam (Bruxelles, info@sabam.be).

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-84260-295-6

Esther Gerritsen

Le Jour,
et la nuit,
et le jour,
après la mort

TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR MONIQUE NAGIELKOPF

PAYS-BAS

éditions
THEATRALES
CULTURESFRANCE

Dans le cadre de Traits d'Union, le texte Le Jour, et la nuit, et le jour, après la mort a été lu au Festival d'Avignon, en juillet 2008. Cette lecture a été enregistrée par France Culture et diffusée en août 2008.

1. LA MORT

FRÈRE.- Je sauve le monde. C'est mon métier. Je sauve le monde. Je ne le fais pas d'un grand geste héroïque qui nous préservera de l'irrévocable perte. Aucune apocalypse imminente, que mes forces surnaturelles préviendront, ne nous menace. Je ne suis pas non plus le fils de Dieu, qui sauvera nos âmes par un seul et grand sacrifice. Pourtant, à moi seul, je préserve le monde de sa perte. Je le fais par des activités de sauvetage relativement modestes. Je me charge en personne de toutes les fois où les choses s'arrangent bien, sans plus. Je me charge de ces moments où les médecins disent à quelqu'un : «Vous avez eu de la chance, vous auriez pu y rester.» Je suis le jeune homme qui attrape au vol le bambin tombant du haut de quatre étages. Je suis la preuve que même une chose pareille peut bien se terminer. Je me charge de vous faire rater le train qui aura un accident, un peu plus tard. Sans moi, chaque situation dangereuse tournerait mal, n'en doutons pas. Le fatalisme qui s'emparerait alors de l'humanité précipiterait le monde à sa perte. Mes activités de sauvetage rétablissent l'équilibre dans le monde, entre un réalisme de bon aloi et un optimisme de première nécessité. Je fais en sorte que vous trouviez tout à trac une place de stationnement près de la plage, par un beau jour d'été. Cela paraît arbitraire. Mais cela maintient l'espoir en vie. L'espoir de l'impossible. Sans place de stationnement inespérée, les pessimistes ont toujours raison. Sans le «en voilà, un coup de chance» le mal serait trop bien organisé. Le mal aurait un alibi en béton. Sans le coup de chance – dont je me charge – aucun malheur, aucune maladie n'aurait d'autre issue que fatale. Aucun incendie ne serait jamais découvert à temps, par hasard. Ce sont les choses dont je me charge. Je maintiens l'espoir en vie. J'agis de façon désintéressée. Je n'ai pas le droit d'employer ce don pour moi ou pour ma famille. Il suffirait que je donne un coup de pouce à la chance dans mon propre intérêt une fois, une seule fois, et je perdrais mon don à jamais. Je ne pourrais alors plus jamais sauver personne, plus jamais

rien prévenir. Les broyeurs de noir obtiendraient gain de cause et le monde serait sans tarder plongé dans l'affliction. Le monde que je sauve. Coup sur coup.

Je peux me targuer d'être un homme heureux. J'ai une belle tâche. J'en suis fier, à juste titre. Avec raison. Avec juste raison. Mais il ne s'agit pas de cela. Je le comprends. Il s'agit parfois de choses plus importantes que de sauver le monde. Dirait-on. Dit-on. Devrait-on dire...

J'aurais préféré être menuisier. Fabriquer... des armoires. Des buffets, des meubles pour télévision, des bureaux, des tables de cuisine, des tables d'appoint, des bancs de jardin. Si j'étais devenu menuisier... ce ne serait pas si grave qu'il y ait parfois des choses plus importantes que de fabriquer des meubles, que de livrer une armoire à temps. Je n'aurais pas trouvé cela grave. Que l'armoire ne soit pas à temps...

FILS.- Il fait encore nuit. Je suis dans le séjour avec mon oncle Simon, le frère de ma mère. Il parle. Il parle sans s'arrêter. Il aurait voulu être menuisier, ou quelque chose comme ça. Nous sommes dans le séjour. Comme des gardiens. Des gardiens qui protègent la scène qui se déroule là-haut. Où mon père veille au chevet de ma mère. Le docteur est déjà venu. Nous l'avons fait entrer et lui avons indiqué le chemin, vers l'étage. En quittant la maison, il a dit qu'il s'attendait à un coup de téléphone cette nuit. Ce qu'il veut dire, c'est qu'il s'attendait à ce qu'elle meure cette nuit. Je préfère ne pas m'y attendre. Je m'efforce d'écouter l'histoire de mon oncle. Je veux que ma mère meure sans que l'on s'y attende. Je refuse de m'y préparer. Je ne veux pas qu'il soit possible de se préparer à des choses pareilles. J'écoute l'histoire de mon oncle qui aurait préféré devenir menuisier et je n'attends rien. Comme la sentinelle devant le palais royal anglais, je monte la garde, impassible. Je veille au grain - c'est ma tâche -, mais je ne m'attends à rien.

FRÈRE.- (*Son pageur clignote. Il le montre.*) Regarde. Pas mal, hein? C'est comme les pageurs qu'avaient les médecins, dans le temps. C'est plus ou moins le même système.

FILS.- Est-ce que c'est important?

FRÈRE.- C'est une question impossible, en fait, non? Est-ce que c'est important? Dans un métier pareil.

FILS.- Ah oui?

FRÈRE.- Je suis attendu ailleurs. C'est ce qui se dit. Je devrais y être habitué. À être attendu ailleurs. C'est ce qu'il y a de comique à avoir une vocation dans la vie. Qu'on est toujours attendu ailleurs.

FILS.- Oui, c'est ce qu'il y a de comique.

FRÈRE.- Comique dans le sens de... particulier, en fait.

FILS.- Mon oncle Simon est dans le séjour, en vêtements de travail. Sa cape chatoyante. Ses bottes jusqu'aux genoux. Son masque sur le visage. Et le grand S de Simon sur sa poitrine. Simon Sauve. Et tandis qu'il est là, dans ce costume bien trop rutilant pour le fauteuil préféré de ma mère - un meuble de famille avec des fleurs, que nous avons tous en horreur -, tandis qu'il se campe en grand appareil dans la pièce, avec ses bottes de cuir noir laqué plantées sur notre parquet, je trouve soudain qu'il a quelque chose de totalement absurde, ce superhéros, là dans notre salon. Je n'ai vu que cela toute ma vie, mais soudain, cela me semble ridicule. Et je me dis qu'il pourrait au moins faire tout cela en catimini. Il pourrait au moins comprendre qu'apparaître chez nous dans cette tenue n'est pas normal, ou ne devrait pas l'être. Il pourrait au moins choisir sa propre base d'opérations. Un hangar dérobé dans un terrain industriel. Une cabine téléphonique abandonnée. Mais pas notre salle de séjour. Pas à côté du fauteuil à fleurs de ma mère.

FRÈRE.- Ma famille comprend. Que je doive parfois partir à l'improviste.

FILS.- Simon sauve le monde. Que cela nous plaise ou non.

FRÈRE.- Le fait qu'il me faille sortir par sa fenêtre - à l'étage - est une simple question pratique. Eh oui, nous avons tous nos handicaps. J'ai besoin d'un point élevé. Je suis incapable de décoller du sol. Et sa chambre à coucher est la meilleure solution, voilà tout. Elle a la plus grande fenêtre, et le rebord le plus large. C'est idéal pour le décollage. Comme ça, personne ne voit, n'est-ce pas? Que l'on a des limitations, nous aussi. Que pour chaque envol, on doit d'abord gravir quelques marches. Ce sont des choses que seule la famille doit savoir.

FILS.- Tu ne peux pas passer par chez maman, aujourd'hui.

FRÈRE.- Non. Bien sûr que non.